

LE DOUZIESME LIVRE

DE LA PREMIERE PARTIE D'ASTREE.

Dés que le jour commença de poindre, Leonide, suivant la resolution que le soir Adamas, sa compagne, et Celadon avoient prise ensemble, vint trouver le berger dans sa chambre, à fin de luy mettre l'habit que son oncle luy avoit apporté. Mais le petit Meril, qui par commandement de Galathée, demouroit presque d'ordinaire avec Celadon, pour espier les actions de Leonide, autant que pour servir le berger, les empescha long-temps de le pouvoir faire ; en fin quelque bruit qu'ils ouyrent dans la cour fit sortir Meril pour leur en rapporter des nouvelles. Tout incontinent Celadon se leva, et la nymphe (voyez à quoy l'amour la faisoit abaisser !) luy aida a s'habiller, car il n'eut sceu sans elle s'approprier ces habits. Voilà peu apres le petit Meril, qui revint si courant qu'il faillit de les surprendre: toutesfois Celadon qui s'y prenoit garde, entra dans une garderobe en attendant qu'il s'en retournast. Il ne fut plustost entré qu'il demanda où estoit Celadon. Il est dans ceste garderobe, dit la nymphe, il ressortira incontinent. Mais que luy veux-tu ? – Je voulois, respondit le garçon, luy dire qu'Amasis vient d'entrer ceans.

Leonide fur un peu surprise, craignant de ne pouvoir achever ce qu'elle avoit commené ; toutesfois pour s'en conseiller à Celadon, elle dit a Meril: Petit Meril, je te prie, va courant en advertir madame, car peut estre elle sera surprise. L'enfant s'y courut, et Celadon sortit riant de ces nouvelles et quoy, dit la nymphe, vous riez, Celadon, de ceste venue ? Vous pourriez bien estre empesché. – Tant s'en faut, dit-il, continuez seulement de m'habiller, car dans la confusion de tant de nymphes, je pourray plus aysément me dérober.

Mais cependant qu'ils estoient bien attentifs à leur besoigne, voilà Galathée qui entra si à l'impourveue que Celadon ne peut se retirer au cabinet. Si la nymphe demeura estonnée de cet accident, et Celadon aussi, vous le pouvez juger. Toutesfois la finesse de Leonide fut plus gande et plus prompte qu'il n'est croyable, car voyant entrer Galathée, elle retint Celadon qui se vouloit cacher, et se tournant vers la nymphe faisant bien l'empeschée: Madame, luy dit-elle, s'il ne vous plaist de faire en sorte que madame ne vienne icy, nous sommes perdues ; quant à moy, je ferai bien tout ce que je pourray pour desguiser Celadon, mais je crains de n'en pouvoir venir à bout.

Galathée, qui au commencement ne sçavoit que juger de ceste metamorphose, loua l'esprit de Leonide d'aoir inventé ceste ruze, et s'approchant d'eux se mit à considerer Celadon, si bien déguisé sous cet habit, qu'elle ne peut s'empescher de rire, et respondit à la nymphe: M'amie, nous estions perdues sans vous, car il n'y avoit pas moyen de chacher ce berger à tant de personnes qui viennent avec Amasis, où estant vestu de cest habit, non seulement nous sommes assurées ; mais encor je veux le faire voir à toutes vos compagnes, qui le prendront pour fille. Et puis elle passoit d'un autre costé et le consideroit comme ravie, car sa beauté par ses agencemens paroissoit beaucoup plus.

Cependant Leonide pour mieux jouer son personnage, luy dit qu'elle s'en pouvoit aller, de peur qu'Amasis ne les surprist. Ainsi la nymphe, apres avoir resolu que Celadon se diroit

parente d'Adamas, nommée Lucinde, sortit pour entretenir sa mère, après avoir commandé à Leonide de la conduire où elles seroient, aussi tost qu'elle l'auroit vestue. Il faut avouer la vérité, dit Celadon après qu'elle s'en fut allée, de ma vie je ne fus si estonné, que j'ay esté de ces trois accidents:

de la venue d'Amasis, de la surprise de Galathée et de vostre prompte invention. – Berger, ce qui est de moy, dit-elle, procedez de la volonté que j'ay de vous sortir de peine, et pleust à Dieu que tout le reste de votre contenance en dependist aussi bien que cecy, vous cognoistriez quel est le bien que je vous veux. – Pour remerciement de tant d'obligation, respondit le berger, je ne puis que vous offrir la vie que vous me conservez.

Avec semblables discours, ils s'alloient entretenant, lors que Meril entra dans la chambre et voyant Celadon presque vestu, il en fut ravy et dit: Il n'y a personne qui puisse le recognoistre, et moy-mesme qui suis tous les jours pres de luy, ne croyois point que ce fust luy, si je ne le voyois habiller. Celadon luy respondit: Et qui t'a dit que je me déguisois ainsi? – C'est, respondit-il, madame, qui m'a commandé de vous nommer Lucinde, et que je disse que vous estiez parente d'Adamas et mesme m'a envoyé tout incontinent vers le druyde pour l'en advertir, qui ne s'est peu empescher d'en rire quand il l'a sceu et m'a promis de la faire comme madame l'ordonnoit. – Voilà qui va bien, dit le berger, et garde de t'en oublier.

Cependant Amasis estant descendue du chariot, recontra Galathée au pied de l'escalier, avec Silvie et Adamas. Ma fille, luy ditelle, vous estes trop long-temps en vostre solitude; il faut que je vous desbauche un peu, veu mesmes que les nouvelles que j'ay eues de Clidaman et de Lindamor me resjouissent de sorte, que je n'ay peu en en jouyr seule plus longuement, C'est pourquoy je viens vous en faire part et veux que vous reveniez avec moy à Marcilly, où je fais faire le feu de joye de si bonnes nouvelles. – Je loue Dieu, respondit Galathée, de tant de bon-heur, et le supplie de le vous conserver un siecle. Mais à la vérité, madame, ce lieu est si agreable, qu'il me fait soucy de le laisser. – Ce ne sera pas, repliqua Amasis, pour long temps. Mais parce que je ne veux m'en retourner que sur le soir. Allons nous promener, et je vous diray tout ce que j'ay appris.

Alors Adamas luy baisa la robe et luy dit: Il faut bien, madame, que vos nouvelles soient bonnes, puis que pour les dire à madame vostre fille, vous estes partie si matin. – Il y a des-ja, dit-elle deux ou trois jours que les receus, et fis incontinent resolution de venir, car il ne me semble pas que je puisse jouir d'un contentement toute seule, et puis certes la chose merite bien d'estre sceue.

Avec semblables discours, elle descendit dans le jardin, où commençant son promenoir, ayant mis Galathée d'un costé, et Adamas de l'autre, elle reprit de ceste sorte:

HISTOIRE

de Lydias et de Melandre

Considerant les estranges accidents qui arrivent par l'amour, il me semble que l'on est presque contraint d'avouer que si la fortune a plusieurs roues pour hausser et baisser, pour tourner et changer les choses humaines, la roue d'amour est celle dont elle se sert le plus souvent, car il n'a rien, d'où l'on voye sortir de changements que de ceste passion. Les exemples en sont tous les jours devant nos yeux si communs, que se seroit superfluité de les rendre; toutefois il faut que vous avouiez, quand vous aurez entendu ce que je veux dire, que cet accident est un des plus remarquables que vous en ayez encores ouy raconter.

Vous sçavez comme Clidaman par hazard devint serviteur de Silvie, et comme Guyemants,

par la lettre qu'il luy porta de son frere, en devint aussi amoureux. Je m'asseure que depuis vous n'avez point ignoré le dessein qui les fit partir tous deux si secretement pour alle trouver Merouè, ny que, pour ne laisser point Clidaman seul en lieu si esloigné, j'envoyay apres luy sous la charge de Lindamor une partie des jeunes chevaliers de ceste contrée. Mais difficilement pourrez-vous avoir entendu ce qui leur est advenu depuis qu'ils sont partis, et c'est ce que je veulx vous raconter à cet'heure, car il n'y a rien qui ne merite d'estre sceu. Soudain que Clidaman arrivé en l'armée, Guyemants qui y estoit fort cogneu, luy fit baiser les mains à Meroué et à Childeric, et sans leur dire il estoit, leur fit seulement entendre que c'estoit un jeune chevalier de bonne maison qui desiroit de les servir ; il furent à bras ouverts et principalement pour estre venus en un temps, que leurs ennemis s'estans renforcez reprenoient courage, et les menaçoient d'une bataille. Mais quand Lindamor fut arrivé, et qu'on sceut qui estoit Clidaman, on ne sçauroit dire l'honneur ny les caresses qui luy furent faites, ca desjà en trois ou quatre il s'estoit tellement signalé, que les amis et les ennemis le cognoissoient, et l'estimoient.

Entre autres prisonniers qu'ils furent, luy et Guyemants, car ils alloient tousjours en toutes leurs entreprises ensemble, il s'y en trouva un jeune la grande Bretagne, tant beau, mais tant trsite qu'il fit pitié à Clidaman. Et parce que plus il demeuroit en ceste captvité, et plus il faisoit paroistre d'ennuy, un jour il le fit appeller, et apres l'avoir enquis de son estre, et de sa qualité, il luy demanda l'occasion de sa tristesse, disant que si elle procedoit de la prison, il devoit, comme homme de courage, supporter semblables accidents, eu que tant s'en faut il devoit remercier le Ciel qu'il l'eust fait tober entre leurs mains, puis qu'il estoit en lieu où ne recevoit que toute courtoisie, et que l'esloignement de sa liberté ne procedoit que du commandement de Meroué, qui avoit deffendu que l'on ne msit point de prisonniers á rançon et que quand il le leur permettroit, il verroit quelle estoit leur courtoisie.

Ce jeune homme le remercia, mais toutesfois ne peut s'empescher de soupirer, dont Clidaman plus esmeur encores, luy en demanda la cause, à quoy il repondit: Seigneur chevalier, ceste tristesse que vous voyez peinte en mon visage et ces soupirs qu se desrobent si souvent de mon estomac, ne procedent pas de ceste prison dont vous me parlez, mais d'une autre qui me lie bien plus estroittement. Car le temps ou la rançon peuvent desobliger de celle-cy, mais de l'autre, il n'a a rien que le mort qui m'en puisse retirer. Et toutesfois d'autant que je sius resolu, encores la supporterai-je avec patience, si je n'en prevoyois la fin trop prompte, non pas pa ma mort seul, mais par la perte de la personne qui me tient pris si estroittement.

Clidaman jugea bien à ses paroles que c'estoit Amour qui le travailloit, et par la preuve qu'il en faisoit en luy mesme, considerant le mal de son prisonnier, il en eut tant de pitié, qu'il l'asseura de procurer sa liberté le plus promptement, qu'il luy seroit possible, sçachant assez par experience quelles sont les passions et les inquiétudes qui accompagnent une personne qui aime bien. Puis, luy dit-il que vous sçavez que c'est qu'amour, et que vostre courtoisie m'oblige à croire que quelque cognoissance que vous puissiez avoir de moy, ne vous fera changer ceste bonne volonté, à fin que vous jugiez le sujet que j'ay de me plaindre, voire de me desesperer voyant le mal si prochain et le remede tant esloigné, pourveu que vous me promettier de ne me découvrir, je vous diray des chosesqui sans doute vous ferront estonner. Et lots le luy ayant promis, il commença de ceste sorte:

Seigneur chevalier, cet accoustrement que vous me voyez n'est pas le mien propre, mais Amour qui autresfois a vestu des hommes en femmes, se joue de moy de ceste et m'ayant fait oublier en partie ce que j'estois, m'a revestu d'un habit contraire au mien, car je ne suis pas homme, mais fille d'une des bonnes maisons de Bretagne, et me nomme Melandre, venuje

entre vos mains par la plus grande fortune qui ait jamais esté conduite par l'amour.

Il y a quelque temps qu'un jeune homme nommé Lydias vint à Londres fuitif des son pays, à ce que j'ay sceu depuis, pour avoir tué son ennemy en champ clos. Tous deux estoient de cette partie de la Gaule qu'on appelle Neustrie, mais parce que le mort estoit apparanté des plus grand d'entre eux, il fut contraint de sortir du pays, pour éviter les rigueurs de la justice. Ainsi donc parvenu à Londres, comme c'est la coustume de nostre nation, il y trouva tant de courtoisie qu'il n'y avoit bonne maisons, où il ne fust incontinent familier ; entre autres il vivoit aussi privément chez mon pere que s'il eust esté chez luy. Et parce qu'il faisoit dessein de deneurer là aussi longuement que le retour en sa patrie luy seroit interdit, il delibera de faire semblant d'aimer quelque chose, afin de se conformer mieux à l'humeur de ceux de la grande Bretagne qui ont tous quelque particuliere dame. En ceste resolution il tourna, je ne sçay si je dois dire pour bonne ou mauvaise fortune, les yeux sur moy, et fust qu'il me trovast ou plus à son gré ou plus à sa commodité, il commença de se monstrier mon serviteur. Quelles dissimulations, quelles recherches, quels serments furent ceux dont il usa en mon endroit ! Je ne veux vous ennuyer par un trop long discours ; tant y a qu'après une assez longue recherche, car il y demeura deux ans, je l'aimay sans dissimulation, d'autant que sa beauté, sa courtoisie, sa descretion, et sa valeur estoient de trop grand attrraits pour ne vaincre avec un longue recherche toute ame pour barbare qu'elle fust. Je ne rougiray donc de l'advouer à une personne qui a esprouvé l'amour, my de dire que ce commencemant là fut fin de mon repos.

Or les choses estants en cest, et vivant avec tout le contentement que peut une personne qui aime et qui est asseuré de la personne aimé il advint que les Francs, apres avoir gagné tant de bateilles contre les empereurs Romains, contre les Gots, et contre les Gaulois, tournerent les armes les Neustriens, et les reduisirent à tels termes, qu'à cause qu'ils sont nos anciens alliez, ils furent contraints d'envoyer à Londres pour demander secours qui, suivant l'alliance faicte entr'eux et ceux de la grande Bretagne, leur fut acoordé et par le roy et par les Estats. Soudain ceste nouvelle fut divulguée par tout le royaume, et nous qui estions en la principale ville, en fusmes advertis les premiers. Et des l'heure mesme Lydias commença de penser à son retour, s'assurant que ceux de sa patrie ayans affaire de ses semblables l'absoudroient facilement de la mort D'Aronte. Toutesfois parce qu'il m'avoit tousjours promis de ne s'en point aller qu'il ne m'emmenast avec luy, ce que le malicieux avoit fait pour me tromper, et de peur que je ne misse empeschement à son depart, il ma cacha son dessein.

Mais comme il n'a a feu si secrettement couvert dont il ne sorte quelque fumée, aussi n'y a-t'il rien de si secret dont quelque chose ne se découvre, et par ainsi quelques uns sans y penser me le dirent.

Aussi tost que le sceus la premiere fois que je le veis, je le tiray à part: Et bien, luy dis-je, Lydias, avez-vous resolu que je ne sçache point que vous me laissez ? Croyez-vous mon amitié si foible qu'elle ne puisse soustentir les coups de vostre fortune ? Si vos affaires veulent que vous retourniez en vostre patrie, pourquoy ne permet vostre amitié avec vous ? Demandez moy à mon pere, je m'asseure qu'il sera bien aise de nostre alliance, car je sçay qu'il vous aime ; mais de me seule icy, avec vostre foy parjure, non, Lydias, croyez-moy, ne commettez point une si grand faute, car les dieux vois puniront.

Il me respondit froidement qu'il n'avoit point pen sé à son retour, et que toutes les affaires ne luy estoient rien au prix du bien de ma presence, que je l'offensois d'en douter, mais que ses actions me contraindroient de l'advouer.

Et toutesfois ce parjure, deux jours apres s'en alla avec les premieres troupes qui partirent de la grande Bretagne, et prit son temps si à propos qu'il arriva sur le bord de la mer le mesme jour qu'ils devoient partir, et ainsi s'embarqua avec eux. Nous fusmes incontinent advertis de

son depart ; toutesfois je m'estois tellement figurée qu'il m'aimoit, que je fus la dernière qui le creut, de sorte, qu'il y avoit plus de huit jours qu'il estoit party, que je ne me pouvois persuader qu'un homme si bien nay fust si trompeur et ingrat. Enfin un jour s'escoulant apres l'autre, sans que j'en eusse aucune

nouvelle, je recogneus que j'estois trompée et que véritablement Lydias estoit party. Si alors mon ennuy fut grand, jugez-le seigneur chevalier, puis que tombant malade, je fus reduicte tel terme, que les medecins ne cognoissans mon mal, en desespererent, et m'abandonnans me tenoient comme morte ; mais amour qui voulut monstrier sa puissance, et qu'il est mesme meilleur medecin qu'Esculape, me guerit par un estrange antidote. Et voyez comme il se plaist aux effets qui sont contraires à nos resolutions ; lors que je sceus la fuite de Lydias, car en verité elle pouvoit se nommer ainsi, je m'en sentis de telle sorte offensée, qu'apres avoir invoqué mille fois le Ciel, comme tesmoin de ses perfidies, je juray que je ne l'aimerois jamais, autant de fois qu'il m'avoit juré de m'aimer à jamais. Et je puis dire que nous fusmes aussi parjures l'un que l'autre, car lors que ma haine en sa plus grande fureur, ne voilà pas un vaisseau qui venoit de Calais, pour rapporter que le secours y estoit heureusement, qui nous dit que Lydias y avoit passé en intention de faire la guerre avec ceux de la grande Bretagne, mais qu'aussi tost que le gouverneur du lieu (qui s'estoit trouvé parent d'Aronthe en avoit esté adverty, il l'avoit fait mettre en prison comme ayant esté desja auparavant condamné, qu'on le renoit pour perdu, parce que ce gouverneur avoit tres-grand credit parmi les Neustriens qu'à la verité il y avoit un moyen de le sauver, mais si difficile qu'il n'y avoit personne qui le voulust hazarder, et qui estoit tel.

Aussi tost que Lydias se vit saisi, il luy demanda comment un chevalier plein de tant de reputation comme luy, vouloit venger ses querelles par la voye de la justice et non point par les armes ; car c'est une coustume entre les Gaulois de ne recourir jamais à la justice en ce qui offense l'honneur, mais au combat, et ceux qui est font autrement sont tenus pour deshonorés. Lypandas, qui est le nom de ce gouverneur, luy respondit qu'il n'avoit point tué Aronthe en homme de bien, et que s'il n'estoit condamné par la justice, il le luy maintiendrait avec les armes, mais qu'estant honteux de se battre avec un criminel, s'il avoit quelqu'un de ses amis qui se presentast pour luy, il s'offroit de le combattre sur ceste querelle ; que s'il estoit vaincu, il le mettroit en liberté, qu'autrement la justice en seroit faite, et que pour donner loisir à ses parents et amis, il le garderoit un mois en sa puissance ; que si personne ne se presentoit dans ce temps, il le remettrait entre les

rigoureuses mains des anciens de Rothomague, pour estre traité selon des merites. Et qu'à fin qu'il n'y eust point d'avantage pour personne, il vouloit que se fist avec l'espée et le poignard, et en chemise. Mais Lypandas estant estimé l'un des plus vaillans hommes de toute la Neustrie il n'y avoit personne qui eust la hardiesse d'entreprendre le combat, outre que les amis de Lydias n'en estans pas advertis, ne pouvoient luy rendre ce bon office.

O seigneur chevalier ! Quand je me ressouviens des contrariétés qui me combattirent oyant ces nouvelles, il faut que j'advoue que je ne fus de ma vie si confuse, non pas mesme quand ce perfide me laissa. Alors Amour voulut que je recogneusse les propositions faites contre luy estre plus impuissantes quand il vouloit, que les flots n'aboyent en vain contre u roche pour l'esbranler, car il fallut, pour payer le tribut d'amour, recourir à l'ordinaire monnoye dont l'on paye ses impôts, qui sont les larmes.

Mais apres avoir longuement, et vainement pleuré l'infidelle Lydias, il fallut en fin que je me resolusse à sa conservation, quoy qu'elle me deust couster et le repos et l'honneur. Et transportée de ceste nouvelle fureur, ou plustost de ce renouvellement d'amour, je resolus d'aller à Calis en intention de trouver là les moyens d'advertir les parens et les amis de

Lydias. Et donnat ordre le plus secrettemnet qu'il me fut possible à mon voyage, une nuict je me dérobay en l'abit que vous me voyez ; mais la fortune fut sie mauvaise pour moy que je demeuray de quinze jours sans trouver vaisseau qui allast de ce costé-là. Je ne sçay que devindrent mes parents me trouvangs partie, car je n'en ay point eu de nouvelles depuis ; bien m'asseuré-je que la vieillesse de mon pauvre pere n'aura peu resister à ce desplaisir, car il m'aimoit plus tendrement que luy mesme et m'avoit tousjours nourrie si soigneusement que je me suis plusieurs fois estonnée comme j'ay peu souffrir les incommoditez que depuis mon départ j'ay supportées en ce voyage, et fut dire que c'est amour, et non pas moy.

Mais pour reprendre nostre discours, apres avoir attendu quinze ou seize jours sur le bord de la mer, en fin il se presenta un vaisseau avec lequel j'arrivay à Calais, lors qu'il n'y avoit plus que cinq ou six jours du terme que Lypondas luy avoit donné. Le branle du vaisseau m'avoit de sorte estourdie que je fus contrainte de garder le lict deux jours, si bien qu'il n'y avoit plus temps de pouvoir advertir les parents de Lydias, ne sçachant mesme qui ils estoient, nay où ils se tenoient.

Si cela me troubla, vous le pouvez juger, parce mesme qu'il sembloit que je fusse venue tout à propos pout le voir mourir et pour assister à ses funerailles. Dieux ! Comment vous disposez de nous ! J'estois tellement outrée de ce desaster que jour et nuict les larmes estoient en mes yeux. En fin le jour avant le terme, transportée du desir de mourir avant que Lydias, je me resolut d'entrer au combat contre Lypondas. Quelle resolution ou plustost quel desespoir ! Car je n'avois de ma vie tenu espée en la mein, et ne sçavois bonnement de laquelle il falloit prendre le poignard ou l'espée. Et toutesfois me voilà resolute d'entrer au combat contre un chevalier qui toute sa vie avoit fait ce mestier, et qui avoit tousjours acquis tiltre de brave et vaillant. Mais toutes ces considerations estoient nulles envers moy qui avoit esleu de mourir avant celuy que j'aimois la vie. Et quoy que je sceusse bien que je ne le pourrois pas sauver, toutesfois ce ne m'estoit peu de satisfaction qu'il deust avoir ceste preuve de mon amitié. Une chose me tourmentoit infiniment, à quoy je voulus tascher de donner remede, qui etsoit la crainte d'estre cogneue de Lydias, et que cela ne m'empeschast d'achever mon dessein, parce que nous devions combatre desarmez. Pour à quoy remedier, j'envoyay un cartel à Lypondas, par lequel apres l'avoir deffié, je le priois qu'estant tous deux chevaliers, nous nous servissions des armes que les chevaliers ont accoustumé, et non popint des celles des desesperes. Il respondit que le il se trouveroit sur le champ, et que j'y vinsse armé, qu'il en feroit de mesme, toutesfois qu'il vouloit que ce fust à son choix, apres avoir commencé le combat de ceste sorte, pour ma satisfaction, de l'achever pour la sienne comme il avoit proposé au commencement: moy qui ne doutois point qu'en toute sorte je n'y deusse mourir, l'acceptay comme il le voulut.

Et en ce dessein le lendemain armée de toutes pieces je me presenty sur le champ, mais il faut advouer le vray ; j'estois si empeschée en mes armes que je ne sçavois comme me remuer. Ceux qui me voyoient aller chancellant, pensoient que ce fusat de peur du combat, et c'estoit de foiblesse. Bient tost apres voilà venir Lypondas armé et monté à l'avantage, qui à son abord effroyoit ceux mesmes a qui le danger ne touchoit point, Et croiriez-vous que je ne fus point estonnée, que quand le pauvre Lydias fut conduit sur un eschaffaut pour assister au combat, car la pitié que j'eus de le voir en tel estat, me toucha de sorte que je demeuray fort long temps sans me pouvoir remuer. En fin les juges me menerent vers luy, pour sçavoir s'il m'acceptoit pour son champion : il me demanda qui j'estois. Lors contrefaisant ma parole: Contentez-vous, Lydias luy dis-je, que je suis le seul qui veut entreprendre ce combat pour vous.

– Puis que cela est, repliquat'il vous devez estre personne de valeur. Et c'est pourquoy, dit-il se tournant vers les juges, je l'accepte. Et ainsi que je m'en allois, il me dit: Chevalier vaillant, n'ayez peur que vostre querelle ne soit juste. – Lydias, luy respondis-je, fussée-je aussi asseuré que tu n'eusses point d'autre injustice!

Et apres je me retiray si resolute à la mort, que desjà il me tardoit que les trompettes le signal du combat. De fait au premier son, je partis, mais le cheval m'esbranla der sorte qu'au lieu de porter ma lance comme il falloit ; je la laissay aller comme la fortune voulut. Sie bien qu'au lieu de le frapper, je donnay dans le col du cheval, luy laissant la lance dans le corps, dont le cheval courut au commencement pa le champ en despit de son maistre, et en fin toma mort. Lypandas estoit venu contre moy avec tant de desir de bien faire que la trop grande volonté luy fit faillir son coup. Quant à moy, mon cheval alla jusques où il voulut, car ce que je peus faire fut de me tenir sans tomber, et s'estant arresté de soy-mesme, et oyant Lypandas qui me prioit de tourner à luy, avec outrages de ce que je luy avois tué son cheval, je revins apres avoir mis la main à l'espée au mieux qu'il me fut possible, et non pas sans peine. Mais mon cheval que peut-estre picqué plus que son courage ne vouloit, aussi tost que je l'eus tourné, prit de luy-mesme sa course, et si à propos qu'il vint heurter Lypandas de telle furie, qu'il le porta les pieds contrmont ; mais en passer il luy donna de l'espée dans le corps si avant que peu apres je le sentis faillir dessous moy, et ce ne fut peu que je me ressouvinsse d'oster les pieds des estrieux ; car presce incontinent il tomba mort, par ma bonne fortune, si loing de Lypandas que j'eus loisir de sortir de la selle, et me dépestrer de mon cheval.

Alors je m'en vins à luy qui desjà s'approchoit l'espée haute pour me frapper, et faut que je die que si Amour n'eust soustenu le faix des armes, je m'avois point de force qui le peust faire. En fin voicy Lypandas qui de toute sa force me deschargea un coup sur la teste ; la nature m'apprit à mettre le bras gauche devant, car autrement je ne me ressouvenois pas de l'escu que j'avois en ce bras-là. Le coup donna dessus si à plein, que n'ayant la force de le soustenir, mon escu me redonna un si grand coup contre la sallade, que les estincelles m'en vindrent aux yeux. Luy qui voyoit que je chancelois, me voulut recharger d'un autre encore plus pesant, mais ma fortune fut telle, que haussant l'espée, je recontray la sienne si à propos du trenchant, qu'elle se mit en deux pieces, et las mienne à moitié rompue fit comme la soenne au premier coup que je luy voulus donner, car il esquiva, et moy n'ayant la force de la retenir, je las laissay tomber jusques en terre où de la pointe je recontray une pierre qui la rompit.

Lypandas alors voyant que nous estions deux avec mesme avantage me dit: Chevalier, ces armes nous ont esté esgalement favorables, je veux essayer si les autres en seront de mesme, et pour ce desarmez-vous, car c'est ainsi que je veux fin ir ce combat.

– Chevalier, luy respondis-je, à ce qui s'est passé vous pouvez bien cognoistre que vous avez le tort, et delivrant Lydias vous devriez laisser ce combat. – Non, non dit Lypandas en colere, Lydias et vous mourrez. – J'essayeray, repliquay-je, de tourner ceste sentence sur vostre teste. Et lors m'esloignant dans le champ le plus que je peux de Lydias de peur d'estre recogneue, avec l'aide de ceux qui le gardoient, je me desarmay ; et d'autant que nous avions fait provision tous deux d'une espée et d'un poignard, apres avoir laissé le pourpoint, nous venons l'un conte l'autre.

Il faut que je vous die que ce ne fut pint sans peine que je cachois le sein, parce que la chemise, en dépit que j'en eusse, monstrois l'enfleure des tetins, mais chacun eust pensé toute autre chose plustost que cella-là, et quant à Lydias, il ne me peut recognoistre, tant pour me voir en cet habit desguisé, que purce que j'estois enflammée de la chaluer des armes, et ceste couleur haut me changeoit beaucoup le visage.

En fin nous voilà, Lypandas et moy, à dix ou douze pas l'un de l'autre : l'on nous avoit

mesparty le soleil, et les juges s'estoient retirez. Ce fut lors que veritaablement je croyois mourir, m'asseurant qu'au premier coup il me mettroit l'espée dans le corps. Mais la fortune fut si bonne pour Lydias, car ce n'estoit que de sa vie que je craignois, que cet arrogant Lypandas venant de toute furie à moy, broncha si à propos qu'il vint donner de la teste presque à mes pieds, si lourdement que de luy-mesme il se fit deux blessures : l'une du poignard dont il se perça l'espaule droite, et l'autre, de l'espée donnant du front sur le tranchant, Quant à moy, je fus si effroyée de sa cheute, que je croyois desja estre morte, et sans luy faire autre mal, je me reculay deux ou trois pas. Il est vray que m'imaginant de le pouvoir vaincre plus par ma courtoisie que par ma valeur, je luy dis : Levez-vous, Lypandas, ce n'est point en terre que je vous veux offenser. Luy qui estoit demeuré quelque temps estourdi du coup, tout en furie se releva pour se jeter sur moy, mais des deux blesseures qu'il s'estoit faites, l'une l'aveugloit, et l'autre luy ostoit la force du bras, de sorte qu'il ne voyoit rien, et si ne pouvoit presque soustenir l'espée, de quoy m'appercevant je pris courage, et m'en vins à luy l'espée haute, luy disant : Rends-toy, Lypandas, autrement tu es mort. – Pourquoi, me dit-il, me rendray-je, plus que les conditions de nostre combat ne sont pas telles ? Contente toy que je mettray Lydias en liberté. Alors les juges estans venus, et Lypandas ayant ratfié sa promesse, ils m'accompagnerent hors du champ comme victorieux.

Mais craignant que l'on ne me fist quelque outrage en ce lieu là pour y avoir Lypandas toute puissance, apres m'estre armée, je m'approchay, la visiere baissée, de Lydias et luy dis : Seigneur Lydias, remerciez Dieu de ma victoire, et si vous desirez que nous puissions plus longuement conférer ensemble, je m'en vais en la ville de Rigique, où j'atendray de vos nouvelles quinze jours, car apres ce terme je suis contraint de parachever quelque affaire, qui m'emmenera loing d'icy, et pourrez demander le Chevalier Triste, parce que c'est le nom que je porte pour les occasions que vous sçavez de moy. – Ne cognoistray-je point, dit-il, autrement celui à qui je suis tant obligé ? – Ny pour vostre bien, luy dis-je, ny pour le mien il ne se peut. Et à ce mot je le laissay, et apres, estre pourveue d'un autre cheval, je vins à Rigique où je demeuray depuis.

Or ce traistre de Lypandas, aussi tost que je fus partie, fit remettre Lydias en prison plus estroite qu'auparavant, et quand il s'en plaignoit et qu'il luy reprochoit la promesse qu'il m'avoit faite, il respondoit qu'il avoit promis de le mettre en liberté, mais qu'il n'avoit pas dit quand, et que ce seroit dans vingt ans, sinon avec une condition qu'il luy proposa, qui estoit de faire en sorte que je me remissee prisonniere en sa place et qu'ainsi je payasse la rançon de sa liberté par la perte de la mienne. Lydias luy respondoit qu'il seroit aussi ingrat envers moy que Lypandas perfide envers luy. Dequoy il s'offensa de sorte qu'il jura que si dans quinze jours je n'estoit entre ses mains, il le remettroit entre celles de la justice. Et lors que luy remettoit devant les yeux sa foy parjurée : J'en ay fait, disoit-il, la penitence pas les blesseures que j'ai apportée du combat, mais ayant des long temps promis aux seigneurs Neustriens de maintenir la justice, ne suis-je pas plus obligé à la premiere qu'à la derniere promesse ? Les premiers jours s'escoulerent sans que j'y prisse garde, mais voyant que je n'en avoit point de nouvelle, j'y envoyay un homme pour s'en enquerir. Par luy je sceus la malice de Lypandas et mesme le terme qu'il avoit donné, et quoy que je previsse toutes les cruautez et toutes les indignitez qui se peuvent recevoir, si est-ce que je resolu de mettre Lydias hors de telles mains, n'yant rien de si cher que sa conversation. Et par fortune le jour que vous me pristez je m'y en allois, et à ceste heure la tristesse que vous voyez en moy, et les sospirs qui ne me donnent point de cesse, procedent, non de la prison où je suis (car celle-cy est bien douce au prix de celle que je m'estios proposée), mais de sçavoir que ce perfide et cruel Lypandas mettra sans doute Lydias entre les mains de ses ennemis qui n'attendent autre chose que d'en voir

une déplorable et honteuse fins ; car des quinze qu'il avoit donnez, les dix sont des-ja passés, si bien que je ne puis presque plus esperer de pouvoir rendre ce dernier office à Lydias.

A ce mot les larmes luy empeschans la voix, elle fut contrainte de se taire , mais avec tant de demonstrations de desplaisir, que Clidaman en fut esmeu et pour la consoler luy dit: Vous ne devez point, courageuse Melandre, vous perdre tellement de courage que vous ne mainteniez la generosité en cest accident, que vous avez fait paroistre en tous les autres. Le Dieu qui vous a conservée en de si grands perils ne veut pas vous abandonner en ceux-cy qui sont moindres. Vous devez croire que tout ce qui despendra de moy sera tousjours disposé à vostre contentement. Mais parce que je suis sous un prince à qui ne ne veux point desplaire, il faut que vostre liberté vienne de luy ; bien vous promets-je d'y rapporter de mon costé tout ce que vous pourriez esperer d'un bon amy. Et la laissant avec ses bonnes paroles, il alla troever Childeric et le supplia d'obtenir du roy Maroüe la liberté de ce jeune prisonnier. Le jeune prince qui aymoît mon fils, et qui sçavoit bien que le roy son pere seroit bien aise d'obliger Clidaman. Sans retarder d'avantage. l'alla demander à Meroüe qui accorda tout ce que mon fils demandoit.

Et parce que le temps estoit si court que la moindre partie qu'il en eust perdue eust fait faute à Melandre, il l'alla troever en son logis où l'yant tirée à part : Chevalier Triste, luy dit-il faut que vous changiez de nom, car si vos infortunes vous ont ca devant donné sujet de le porter, il semble que vous le perdez bien tost. Le Ciel commence de vous regarder d'un oeil plus doux que de coustume. Et tout ainsi qu'un mal-heur ne vient jamais seul, de mesme le bon-heur marche tousjours accompagné. Et pour tesmoignage de ce que je vous dis, sçachez chevalier (car tel vous veux-je nommer puis que vostre generosité à von droit vous en acquiert l'honorable tiltre) que desormais vous estes en liberté et pouvez disposer de vos actions tout ainsi qu'il vous plaira. Le prince des Francs m'a permis des disposer de vous, et le devoir de chevalier m'oblige non seulement à vous mettre en liberté, mais à vous offrir encore toute l'assistance que vous jugerez que je vous puisse rendre.

Melandre oyant une parole tant inesperée, tressaillit toute de joye, et se jettant à ses pieds comme transportée, luy baisa la main pour remerciement d'une grace si grande, car le bien qu'elle s'estoit figurée de recevoir de luy, estoit d'estre mise à rançon et l'incommodité du payement la desespéroit de le pouvoir faire si toste que le terme de quinze jours ne fust escoulé. Mais quand elle quyt un si grand courtoisie: Vrayement, luy dit-elle, seigneur chevalier, vous faites paroistre que vous sçavez que c'est que d'aimer, puis que vous avez pitié de ceux qui en sont atteints. Je prie Dieu, attendant que je puisse m'en revenger, qu'il vous rende aussi heureux qu'il vous a fait courtois, et digne de toute bonne fortune. Et à l'heure mesme elle s'en voulut aller, ce que Clidaman ne voulut permettre parce que c'estoit de nuict.

Le lendemain donc à bonne heure elle se mit en chemin, et ne tarda qu'elle ne vinst à Calais, où de fortune elle arrivale jour avant le terme. Des le soir elle eust fait sçavoir sa venue à Lypandas n'eust ersté qu'elle fur d'advis, veu la perfidie de celui avec qui elle avoit affaire, d'attendre le jour, afin que plus der personnes visent le tort qu'il luy feroit, si de fortune il manquoit encore une fois de parole.

Le jour don estant venu, et l'heure du midy estant sonée queles principaux du lieu pour honorer le gouverneur estoient lors en sa maison, voilà le Chevalier Triste qui se presente à luy.

A l'abord il ne fut point recogneu, car on ne l'avoit veu qu'au combat, où la peur luy avoit peut-estre changé le visage. Lors chacun s'approcha pour ouyr ce qu'il diroit. Lypandas luy dit-il , je reviens icy de la part de parents et des amis de Lydias, à fin de sçavoir de ses

nouvelles, et pour te sommer de ta parole ou bien de la mettre à quelque nouvelle condition, autrement ils te mandent par moy qu'ils te publieront pour homme de peu de foy.

– Estranger, respondit Lypandas, tu leur diras que Lydias se porte mieux qu'il ne fera dans peu de jours, parce qu'aujourd'hui passé, je le remettray entre les main de ceux qui m'en vengeront ; que pour ma parole, je croy en estre quitte en le remettant entre les mains de la justice, car la justice ; qu'est-ce autre chose qu'une vraie liberté ? Que pour de nouvelles conditions, je n'en veux point d'autre que celle que j'ay desja proposée, qui est que l'on me remette entre les mains celuy combatit contre moy afin que j'en puisse faire à ma volonté et je delivreray Lydias, – Et qu'est-ce, luy dit-il, que tu en veux faire ? – Quand j'auray, respondit-il, à te rendre conte des mes desseins, tu le pourras sçavoir. – Et quoy, dit-il, es t-tu encore en ceste mesme opinion ? – Tout de mesme, repliqua Lypandas. – Si cela est le Chevalier triste, envoie querir Lydias, et je te remettray celuy que tu demandes.

Lypandas qui sur tout desiroit se venger de son ennemy, car il avoit tourné toute mauvaise sur Melandre, l'envoya incontionent querir. Lydias, qui sçavoit bien ce jour estre le dernier du terme qu'on luy donné, croyoit que ce fust pour le conduire aux seigneurs de la justice ; toutesfois, encor qu'il en previst sa mort assurée, si esleut-il plustost cela que de voir celuy qui avoit combattu pour luy en ce danger à son occasion, Quant il fut devant Lypandas, il luy dit: Lydias voicy le dernier jour que je t'ay donné pour représenter ton champion entre mes mains. Ce jeune chevalier est venu icy pour cest effet: s'il le fait, tu es en liberté.

Melandre durant ce peu de mots avoit tousjours trouvé le moyen de tenir le visage de costé pour n'estre recogneue, et quand elle voulut respondre, elle toura tout à fait contre Lypandas, et luy dit: Ouy, Lypandas, je l'ay promis et je le fais. Toy, observe aussi bien ta parole, car je suis celuy que tu demandes: me voicy, que ne redoute ny rigueur, ny cruauté quelconque pourveu que mon amy sorte de peine.

Alors chacun mit les yeux sur elle, et repassant par la memoire les façons de celuy qui avoit combattu, on cogneut qu'elle disoit vray. Sa beauté, sa jeunesse et son affection esmeurent tous ceux qui estoient presens, sinon Lypandas, qui se croyant infiniment offensé de luy, commanda incontionent qu'elle fust mise en prison, et permit que Lydias s'en allast. Luy qui desiroit plustost se perdre que de se voir obliger en tant de sortes, faisoit quelque difficulté. Mais Melandre s'approcha de luy dit à l'aureille: Lydias, allez-vous-en, car de moy n'en soyez en peine ; J'ay un moyen de sortir de ces prison si facile que ce sera quand je vondray. Que si vous desirez de faire quelque cose à ma consideration, je vous supplie d'aller servir Meroüé et poarticulierement Clidaman qui est cause que vous estes en liberté et luy dites que c'est de ma part que vous y allez. – Et sera-t'il possible, dit Lydias, que je m'en aille sans sçavoir qui vous estes ? – Je suis, respondit-elle, le Chevalier Triste, et cela vous suffise jusau'a ce que vous ayez plus de commdodité d'en sçavoir d'avantage.

Ainsi s'en alla Lydias en resolution de servir le roy des Francs puis que celuy à qui il devoit deux fois la vie le vouloit ainsi. Mais cependant Lypandas commanda tres-expressément que Melandre fust bien gardée, et la fit mettre en un crotton avec les fers aux pieds et aux main, resolu qu'il estoit de la laisser mourir de misere leans.

Jugez en quel estat ceste jeune fille se trouva et quels regrets elle devoit faire contre amour. Ses vivres estoient mauvais et sa demeure effroyable et toutes les autres incommoditez tres grandes ; que si non affection n'eust supporté ces choses, il est impossible qu'elle n'y fust morte.

Mais cependant la voix s'expandit par toute la Neustrie que Lydias par le moyen d'un sien amy avoit estté sauvé des prisons de Calais, et qu'il estoit alleé servir le Roy Meroüe, Cela fut cause qu'en mesme temps son bannissement fut renouvelé et déclaré traistre a sa partie ;

luy toutesfois ne faillit point de venir au camp des Francs, où cherchant la tente de Clidaman, elle luy fust monstrée.

Aussi tost qu'il l'aperceut, et que Lindamor et Guyemants le virent, ils coururent l'embrasser, mais avec tant d'affection et de courtoisie qu'il en demeura estonnée, car ils le prenoient tous pour Ligdamon, qui peu de jours auparavant s'estoit perdu en la bataille qu'ils avoient eue contre les Neustriens, auquel il ressembloit de sorte, que tous ceux qui cognoissoient Ligdamon y furent deceus. En fin ayant esté recogneu pour estre Lydias, l'ami de Melandre, il fut conduit à Meroüe, où en presence de tous ; Lydias raconta au roy le discours de sa prison tel que vous avez ouy, et la courtoisie que par deux fois il avoit receue de ce chevalier incogneu, et pour la fin le commandement qu'il luy avoit fait de le venir servir, et particulièrement Clidaman. Alors Clidaman, apres que le Roy l'eust receu et remercié de son amitié luy dit: Est-il possible, Lydias, que vous n'avez point cogneu celuy qui a combattu, et qui est en prison pour vous ? – Non, certes, dit-il. – O vrayement, adjousta-t-il, voilà la plus grande mesconnoissance dont j'aye jamais ouy parler ! avez vous jamais veu personne qui luy ressemblast ? – Je n'en ay point de memoire, dit Lydias tout estonné. – Or je veus donc dire au roy une historie la plus digne de compassion qu'autre que l'amour ait jamais causée. Et sur cela il repit la fin du discours où Lydias avoit raconté qu'il estoit allé en la grande Bretagne, de la courtoisie qu'il trouva, auquel il adjousta descrettement l'amour de Melandre, les promesses qu'il luy avoit faittes de la conduire en Neustrie avec luy s'il estoit contraint de partir, de sa fuite et en fin de sa prison à Calais. Le pauvre Lydias estoit si estonné d'ouyr tant de particulieritez de sa vie, qu'il ne sçavoit que penser.

Mais quand Clidaman raconta la resolution de Melandre à se mettre en voyage, et s'habiller en homme pour advertir ses parens, et puis de de s'armer et entrer en champ clos contre Lypandas et les fortunes des ses deux combats, il n'a avoit celuy des escoutants qui ne demeurast ravy, et plus encores quand il paracheva tout ce que je vous ay raconté. – O Dieux ! S'escria Lydias est-il possible que mes yeux ayent esté si aveuglez ! Que me reste-il pour sortir de ceste obligation ? – Il ne vous reste plus, luy dit Clidaman, que de mettre pour elle ce qu'elle vous a condervé. – Cela, adjousta Lydias, avec un grand souspir, est ce me semble, peu de chose si l'entiere affection qu'elle me porte n'est accompagnée de la mienne.

Cependant qu'ils se tenoient tel discours, tous ceux qui ouyrent Clidaman, disoient que ceste seule fille meritoit que ceste grande armée allast attaquer Calais. – En verité, dit Meroüé, je lairray plustost toutes choses en arriere que je ne fasse rendre la liberté à dame si vertueuse ; aussi bien nos armes ne sçauroient estre mieux employées qu'au service des semblables.

Le soir estant venu, Lydias s'adressa à Clidaman, et luy descouvrit qu'il avoit une entreprise infaillible sur Calais qu'il avoit faite durant le temps qu'il y estoit prisonnier, que si on luy vouloit donner des gens, sans doute il les mettroit dedans. Cet advis ayant esté rapporté à Meroüe fut trouvé si bon qu'il resolut d'y envoyer, ainsi furent donnés cinq cens archers, conduits par deux cens hommes d'armes, pour executer ceste entreprise. La conclusion

fut (car je ne sçaurois raconter au long cest affaire) que Calais fut pris Lypandas prisonnier, et Melandre fut muse hors de sa captivité. Mais ne sçay comment ny pourquoy, à peine estoit le tumulte de la prise de la ville cessé, que l'on prit garde que Lydias et Melandre s'en estoient allez, si bien que depuis on n'a sceu qu'ils estoient devenus.

Or durant toutes ces choses. Le pauvre Ligdamon a esté le plus tourmenté pour Lydias qu'il puisse dire, car estant prisonnier entre les mains des Neustriens, il fut pris pour Lydias, et aussi tost condamné à la mort. Clidaman fit que Meroüé leur envoya deux heraults d'armes pour leur faire entendre qu'ils se trompoient, mais l'assurance que Lypandas fraîchement

leur en devoit donnée, les fit passer outre sans donner croyance à Meroüé.

Ainsi voilà Ligdamon mis dans la cage des lyons, où l'on dit qu'il fit plus qu'un homme ne peut faire, mais sans doute il y fust mort, n'eust esté qu'une tres-belle dame le demanda pour mary.

Leur coustume qui permet ainsi le sauva pour lors, mais tost apres il mourut, car aimant Silvie avec tant d'affection, qu'elle ne luy pouvoit permettre d'espouser autre qu'elle, il esleut plustost le tombeau que ceste belle dame. Ainsi, quand on les voulut espouser, il s'empoisonna, et elle qui croyoit que vertitablement c'estoit Lydias qui autresfois l'avoit tant aimée, s'empoisonna aussi du mesme breuvage. Ainsi est mort le pauvre Ligdamon avec tant de regret de chacun qu'il n'y a personne, mesme entre les ennemis, qui ne le plaigne. Mais ç'a esté une gratuite vengeance que celle dont amour a puni le cruel Lypandas, car repassant par le ressouvenir, la vertu, la beauté et l'affection de Melandre, il en est devenu si amoureux, que le pauvre qu'il est n'a autre consolation que de parler d'elle: mon fils me mande qu'il fait ce qu'il peut pour la sortir de prison, et qu'il espere de l'obtenir.

Voilà, continua Amasis, comme ils vivent si pleins d'honneurs et de louanges que chacun les estime plus au'autres qui soient en l'armée. – Je prie Dieu, adjousta Adamas, qu'il les continue en ceste bonne fortune.

Cependant qu'ils descouroient ainsi, ils virent venir de loing Leonide et Lucinde, avec le petit Meril. Je dis Lucinde, parce que Celadon, comme je vous ay dit, portoit ce nom suivant la resolution que Galathée avoit faicte. Amasis qui ne la cognoissoit point, demanda qui elle estoit. C'est, respondit Galathée, une parente d'Adamas, si belle, et si remplie de vertu, que je l'ai priée de me la laisser pour quelque temps: elle se nomme Lucinde. – Il semble, dit Amasis, qu'elle soit bien autant advisée comme belle. – Je m'asseure, adjousta Galathée, que sont humeur vous plaira, et si vous le trouvez bon, elle viendra, madame, avec nous à Marcilly.

A ce mot Leonide arriva si pres, que Lucinde, pour baiser les mains à Adamas, s'advança, et mettant un genouil en terre, luy baisa la main avec des façons sie bien contrefaittes, qu'il n'y avoit celuy qui ne la prist pour fille. Amasis la relva, et apres l'avoir embrassée, la baisa en luy disant qu'elle aymoît tant Adamas, que tout ce qui luy touchoit luy estoit aussi cher que ses plus chers enfants.

Alors Adamas prit la parole de peur si la fainte Lucinde respondoit, on ne recogneust quelque chose à sa voix, mais il ne falloît pas qu'il en eust peur, car elle sçavoit si bien faindre, que la voix, comme le reste, eust aidé à parachever encor mieux la tromperie. Toutesfois pour ce coup elle se contenta d'advouer le response d'Adamas seulement avec une reverence basse, et puis se retira entre les autres nymphes, n'attendant que la commodité de se pouvoir desrober. En fin l'heure estant venue du disner, Amasis s'en retourna au logis, où trouvant les tables prestes, chacun plein de contentement des bonnes nouvelles receues, disna joyeusement, sinon la belle Silvie qui avoit tousjours devant les yeux l'idole de son cher Ligdamon, et en l'ame le ressouvenir qu'il estoit mort pour elle. Ce fut ce sojet qui les entretint une partie du disner, car la nymphe vouloit bien que l'on sceust qu'elle aymoît la memoire d'une personne vertueuse, et sie dediée à elle, mais cela, d'autant qu'estant morte elle ne pouvoit plus l'importuner, ny se prevaloir de ceste bonne volenté.

Après le repas, que toutes ces nymphes estoient attentives les unes à jouer, les autres à vistiter la maison, les unes au jardin et les autres à s'entretenir de divers discours dans la chambre d'Amasis. Leonide, sans que l'on s'en apperceust, feignant de se vouloir preparer pour partir, sortit hors de la chambre, et peu apres Lucinde, et e'estans trouvées au rendez-vous qu'elles s'estoient données, faignans d'aller se prommener, sortirent du chasteau, ayant

caché sous leurs mantes chacune une partie des habits du berger. Et quand ils furent au fond du bois, le berger se deshabilla, et prenant l'habit accoutumé, remercia la nymphe du bon secours, qu'elle luy avoit offert en eschange sa vie et tout ce qui en despendoit.

Alors la nymphe avec un grand suspir : Et bien, dit-elle, Celadon, ne vous ay-je pas bien tenu la promesse que je vous ay faite ? Ne croyez-vous pas estre obligé d'observer de mesme ce que vous m'avez promis ? – Je m'estimerois, respondit le berger, le plus indigne qui ait jamais vescu si j'y faillois. – Or, Celadon, dit-elle, alors ressouvenez-vous donc de ce vous m'avez juré, car je suis resoluë à cet'heure d'en tirer preuve. – Belle nymphe, respondit Celadon, disposez de tout ce que je puis comme de ce que vous pouvez, car vous ne serez point mieux obeye de vous mesme que de mos. – Ne m'avez-vous pas promis, repliqua la nymphe, que je recherchasse vostre vie passée, et que je trouverois que vous pouriez faire pour moy, vous le feriez ? Et luy ayant respondu qu'il estoit vray. Or-bien, Celadon, continua-t'elle j'ay fait ce que vous m'avez dit. Et quoy que l'on peigne Amour

aveugle, si m'at'il laissé assez de lumiere pour cognoistre que veritablement vous devez continuer l'amour que vous avez si souvent promise eternelle à vostre Astrée ; car les degoustemens d'amour ne permettent que l'on soit ny parjure ny infidele. Et ainsi, quoy que l'on vous ait mal traité, vous ne devez pas faillir à ce que vous devez, car jamais l'erreur d'autruy ne lave nostre faute. Aymez donc la belle et heureuse Astrée, avec autant d'affection et de sincerité que vous l'aimastes jamais, servez-la, adorez-la, et plus encor s'il se peut, car amour veut l'extremité en son sacrifice. Mais aussi j'ay bien cogneu que les bons offices que je vous ay rendus meritent quelque recognoissance de vous, et sans doute, parce qu'amour ne peut se payer que par amour, vous seriez obligé de me satisfaire en mesme monnoye, si l'impossibilité n'y contredisoit. Mais puis qu'il est vray c'ur n'est capable que d'un vray amour, il faut que je me paye de ce qui vous reste ; doncques n'ayant plus d'amour à me donner comme à maistresse, je vous demande vostre amitié comme vostre sieur, et que d'or'en là vous m'aimiez, ne cherissiez, et me traittiez comme telle.

On ne sçauroit représenter le contentement de Celadon oyant ces paroles, car il advoua que celle-cy estoit une de ces choses qu'en sa misere il recognoissoit particulièrement pour quelque espece de contentement ; c'est pourquoy apres avoir remercié la nymphe de l'amitié qu'elle luy portoit, il luy jura de la tenir pour sa s'ur, et n'user jamais en son endroit que comme ce nom luy commandoit. Là dessus pour n'estre pas retrouvés, ils se separent tres-contens, et satisfaits l'un de l'autre. Leonide retourna au palais et le berger continua son voyage, fuyant les lieux où il croyoit pouvoir rencontrer des bergers de sa cognoissance. Et laissant Montverdun à main gauche, il passa au milieu d'une grande plaine, qui en fin le conduisit jusques sur une coste un peu relevée, et de laquelle il pouvoit recognoistre et remarquer de l'oeil la plus part des lieux, où il avoit accoustumé de mener paistre ses troupeaux de l'autre costé de Lignon, où Astrée le venoit trouver, et où passaient quelquefois la chaleur trop aspre du soleil. Bref ceste veue luy remit devant les yeux la plus part des contentemens qu'il payoit à ceste heure si cherement. Et en ceste consideration s'estant assis au pied d'un arbre, il souspira tels vers.

RESSOUVENIRS

Icy mon beau soleil repose,
Quand l'autre paresseux s'endort,

Et puis le matin quand il sort,
couronné d'oeillet et de rose,
Pour chasser l'effroy de la nuit,
Deçà premierement reluit
Le soleil que min ame adire,
Apportant avec luy le jour
A ces campagnes qu'il honore,
Et qu'il va remplissant d'amour.

Sur les bords de ceste riviere,
Il se fait voir diversement:
Quelquefois tout d'embracement,
D'autrefois cachant sa lumiere.
Il semble devenue jaloux,
Qu'il se vueille ravir de nous,
Ainsi que sont sous la nue sombre,
Le soleil chache sa beauté,
Sans que toutesfois si peu d'ombre
Puisse bien couvrir sa clarté.

Mais que veut dire qu'il ne brusle,
Comme on voit que l'autre soleil
Seiche les herbes de son oeil,
Durant l'ardente canicule ?
Pourquoy, dis-je ne seiche aussi
Mon soleil les herbes d'icy ?
J'entens, amour, c'est que ma dame
N'eslance ses rayons vainqueurs
Dessus ces corps qui n'ont point d'ame.
Et ne veut brusler que des coeurs.

Fontaine, qui des Sycomores
Le beau nom t'en vas empruntant,
Tu m'as veu jadis si contant,
Et pourquoy ne le suis-je encores ?
Quelle erreur puis-je avoir commis
Qui rend les dieux des ennemis ?
Sont-ils sujets comme nous sommes
D'estre quelquefois envieux ?
Ou le change propre des hommes
Peut-il atteindre jusqu'aux dieux ?

Jadis sur tes bords. Ma bergere
Disoit, sa main dedans ma main:
Dispose le sort inhumain

De nostre vie passagere,
Jamais, Celadon, en effet
Le serment ne sera, deffait,
Que dans ceste main je te jure.
Et vif et mort je l'aymeray,
Ou mourant dans ma sepulture
Nostre amitié j'en entfermeray.

Fueillage espais de ce bel arbre,
Qui couvres d'ombres tout l'entour,
Te ressouviens-tu point du jour
Qu'à ses lis meslant le cinabre,
De honte elle alloit rougissant,
Qu'un berger pres d'elle passant,
Parlant à moy l'appella belle,
Et l'heur et l'honneur de ces lieux ?
Car je ne vous, me disoit-elle,
Ressembler belle qu'à tes yeux.

Rocher où souvent à cachette
Nous nous sommes entretenus,
Que peuvent entre devenus
Tous ces amours que je regrette ?
Les dieux tant de fois invoquez
Suffriront-ils d'estre moquez,
Et d'avoir la priere ardante
D'elle et de moy receue en vain,
Puis qu'ores son ame changeante
Paye ses amours d'un desdain ?

Vueille le Ciel, disoit Astrée,
Que je meure avant de voir
Que mon pere ait plus de pouvoir
D'un haine opiniastree
En sa trop longue inimitié,
A nous separer d'amitié,
Que nostre amitié ferme et saincte
A nous rejoindre, et nous unir:
Aussi bien de regret atteinte
Je mourrois la voyand finir.

Et toy, vieux saule, dont l'escorce
Sans plus defend des saisons,
Dy moy, n'ay-je point de raisons
De me plaindre de ce divorce,
Et de t'en adresser mes cris ?
Combien avons-nous nos escrits

Fiez dessous la seure garde,
Dans le creux du tronc my-mangé ?
Mais ores que je te regarde,
Combien, saule, tout est changé!

Ces pensers eussent plus longuement retenu Celadon en ce lieu, n'eust esté la survenue du
berger desolé, qui plaignant continuellement sa perte, s'en venoit soupirant ces vers:

SUR UNE TROP PROMPTE MORT

Vous qui voyez mes tristes pleurs,
Si vous saviez de quels mal-heurs
J'ay l'ame atteinte,
Au lieu de condamner mon oeil,
Vous adjousteriez vostre dueil
Avec ma plainte.

Dessous l'horreur d'un noir tombeau,
Ce que la tere eut de plus beau
Est mis cendre.
O destin trop plein de rigueur!
Pourquoy mon corps comme mon coeur
N'y peut descendre ?

Elle ne fut plustot ça bas
Que les dieux par un prompt trespas
Me l'ont ravie
Si bien qu'il sembloit seulement
Que pour entrer au monument
Elle eust eu vie.

Pourquoy falloit-il d'amour,
Si ressemblant la fleur d'un jour
A peine née,
Le Ciel la monstroit pour l'oster,
Et pour nous faire regretter
Sa destinée ?

Comme à son arbre estant serré
Du tronc n'est point separé
l'heureux lierre,
Pour le moins me fust-il permis
Vif aupres d'elle d'estre mis
Dessous sa pierre.

Content pres d'elle je vivois,
Et si là dedans de la voix
J'avois l'usage,
Je benirois d'un tel sejour
La mort qui m'auroit de l'amour
Laiissé tel gage.

Celadon qui ne vouloit point estre veu de personne qui le peust cognoistre, d'aussi loing qu'il vid ce berger, commença peu à peu de se retirer dans l'espaisseur des quelques arbres. Mais voyant que sans s'arrester à luy, il passoit outre pour s'asseoir au mesme lieu d'où il venoit de partir, il le suivit pas à pas et si à propos qu'il peut ouyr une partie des ses plaintes. L'humeur de ce berger incogneu sympathisant avec la sienne, le rendit curieux de sçavoir par luy des nouvelles de sa maistresse, et mesme croiant ne pouvoir en sçavoir plus aisément par autres sans estre recogneu.

Donques, s'approchant de luy: Ainsi luy dit-il, triste berger, Dieu te donne le contentement que tu regrettes, comme de bon coeur je l'en prie. Et ne pouvant d'avantage, tu dois recevoir ceste priere de bonne part. Que si elle t'oblige à quelque ressentiment de courtoise, dy-moy, je te supplie, si tu cognois Astrée, Phillis et Lycidas, et si cela est, dy m'en ce que tu en sçais. – Gentil berger, respondit-il, tes paroles courtoises m'obligent à prier le Ciel, en eschange de ce que tu me souhaittes, qu'il ne te donne jamais occasion de regretter ce que je pleure, et de plus de te dire tout que je sçay des personnes dont tu me parles, quoy que la tristesse avec laquelle je vy, me deffende de me mesler d'autres affaires que miennes.

Il peut y avoir un mois et demy que je vins en ce pays de Forests, non point comme plusieurs pour essayer la fontaine de la Verité d'amour ; car je ne suis que trop asseuré de mon mal, sans en avoir de nouvelles certitudes, mais suivant le commandement d'un dieu qui des rives herbeuses de la glorieuse Seine, m'a envoyé icy avec assurance que j'y trouverois remede à mon desplaisir. Et depuis, la demeure de ces villages m'a semblé si agreable et selon mon humeur, que j'ay resolu d'y demeurer aussi longuement que le Ciel me le voudra permettre. Ce dessein a esté cause que j'ay voulu sçavoir l'estre et la qualité de la pluspart des bergers, et bergeres de la contrée ; et parce que ceux dont vous me demandez des nouvelles sont les principaux de ce hameau, qui est delà l'eau vis à vis d'icy, où j'ay choisi ma demeure, je vous en sçauray dire presque autant que vous en pourriez desirer. – Je ne veux, adjousta Celadon, en sçavoir autre chose sinon comme ils se portent.

Tous, dit-il, sont en bonne santé. Il est vray que comme la vertu est tousjours celle qui est la plus agitée, ils ont eu un coup de l'aveugle et muable fortune, qu'ils ressentent jusques en l'ame, qui est la porte de Celadon, un berger que je ne cognoy point et qui estoit frere Lycidas, tant aymé et estimé de tous ceux de ce rivage, que sa perte a esté ressentie generalement de tous, mais beaucoup plus ces trois personnes que vous avez nommées. Car on tient, c'est à dire ceux qui sçavent un peu des secrets de ce monde, que ce berger estoit serviteur d'Astrée, et que ce qui les a empescher de se marier, a esté l'inimitié de leurs parents. – Et comment dit-on, repliqua Celadon, que ce berger se perdit ? – On le raconte dit-il, de plusieurs sortes : les uns en parlent selon opinion, les autres selon les apparences, et d'autres selon le rapport de quelques uns, et ainsi la chose est contée fort diversement. Quant à moy, j'arrivay sur ces rives les mesme jour qu'il se perdit et me souviens que je veis chacun si espouvanté de cet

accident, qu'il n'y avoit personne qui sceust m'en donner bon conte. En fin, et c'est l'opinion plus commune, par ce que Phillis et Astrée, et Lycidas mesme la racontent ainsi, s'estant endormy sur le bord de la riviere en songeant, il faut qu'il soit tombé dedans et de fait la belle Astrée en fit de mesme, mais ses robes la sauverent.

Celadon alors jugea que prudemment ils avoient tous trois trouvé ceste invention, pour ne donner occasion à plusieurs de parler mal à propos sur ce sujet, et en fut tres-aise, car il avoit tousjours beaucoup craint que l'on soupçonnast quelque chose au desavantage d'Astrée. Et pource continuant ses demandes : Mais, dit-il, que pensent-ils qu'il soit devenu ? – Qu'il soit mort, respondit berger desolé, et vous assure bien qu'Astrée en porte, quoi qu'elle faigne, un si grand desplaisir qu'il n'est pas croyable combien chacun dit qu'elle est changée. Si est ce que si Diane ne l'en empesche, elle est la plus belle de toutes celles que je veis jamais hormis ma chere Cleon, mais ces trois là peuvent aller de pair. – Quelqu'autre, adjousta Celadon, en dira de mesme de sa maistresse, car l'amour a cela de propre, non pas de boucher les yeux comme quelques-uns croyent de changer les yeux de ceux qui aiment en l'amour mesme, et d'autant qu'il n'y eut jamais laides amours, jamais un amant ne trouva sa maistresse laide. – Cela respondit le berger, seroit bon si j'aymois Astrée et Diane, mais n'en estant plus capable, j'en suis juge sans reproche. Et vous qui doutez de la beauté de ces trois bergeres, estes-vous estranger, ou bien si la haine vous fait commettre l'erreur contraire à celuy que vous dites proceder de l'amour ? – Je ne suis nul des deux, dit Celadon, mais ouy bien le plus miserable et plus affigé berger de l'univers. – Cela, dit Tircis, ne vous advoueray-je jamais, si vous ne m'ostez de ce nombre. Car si vostre mal procede d'autre cause que d'amour, vous playes ne sont pas si douloureuses que les miennes, d'autant que le cuer estant la partie la plus sensible que nous ayons, nous en ressentons aussi plus vivement les offenses. Que si vostre mal procede d'amour, encor faut-il qu'il cede au mien, puis que de tous les maux d'amour il n'en y a pint de tel que celuy nie l'esperance, ayant ouy dire de long temps que là où l'esperoir peut seulement laicher nostre playe, elle n'est aussi tost plus endolue. Or cest espoir peut se mesler en tous les accidents d'amour, soit desdain, soit courroux, soit haine, soit jalousie, soit absence, sinon où la mort a pris place ; car ceste pasle déesse, avec sa fatale main, coupe d'un mesme tranchant l'esperoir, dont le filet de la vie est couppé. Or moy, plus miserable que les plus miserables, je vay plaignant un mal sans remede et sans espoir.

Celadon alors luy respondit avec un grand sospir : O berger, combien estes-vous abusé en vostre opinion ! Je vous advoue bien que les plus grands maux sont ceux d'amour : de cela j'en suis trop fidelle tescmoin ; mais de dire que ceux qui sont sans espoir soient les plus douloureux, tant s'en faut que mesme ne meritent ils point d'estre ressentis, car c'est acte de folie de pleurer une chose à quoy l'on ne peut remedier. – Et amour, qu'est-ce respondit-il, sinon une pure folie ? – Je ne veux pas, repliqua Celadon, entrer maintenant en ce discours, d'autant que je veux parachever le premier et cestuy-cy seul meriteroit trop de temps. Mais dites moy, plaignez-vous cette mort pour amour ou non ? – C'est, respondit-il, pour amour. – Or, qu'est-ce qu'amour, dit Celadon, sinon, comme j'ay ouy dire à Silvandre et aux plus sçavants de nos bergers, qu'on desir de la beauté que nous trouvons telle ? – Il est vray, dit l'estranger. – Mais, repliqua Celadon, est-ce chose d'homme raisonnable de desirer une chose qui ne se peut avoir ?

Non certes, dit-il. – Or voyez donc, dit Celadon. Comme la mort de Cleon doit le remede de vos maux, car puis que vous m'advouez que le desir ne doit estre où l'esperance ne peut atteindre, et que l'amour n'estre chose que desir, la mort qui, à ce que vous dites, vous oste toute esperance, vous doit par consequent oster tout le desir, et le desir mourant, il traîne l'amour dans un mesme cercueil, et n'ayant plus d'amour, puis que le mal que vous plaignez

en vient, je ne sçay comment vous le puissiez ressentir.

Le berger desolé luy respondit : Soit amour, ou haine, tant y a qu'il est plus veritable que je ne sçaurois dire, que mon mal est sur tous extreme. Et parce que Celadon luy vouloit repliquer, luy qui ne pouvoit souffrir d'estre contredit en ceste opinion, luy semblant que d'endurer les raisons contraires, c'estoit offenser les cendres de Cleon luy dit : Berger, ce qui et sous les sens est plus certain que ce qui est en l'opinion, c'est pourquoy toutes ces raisons que vous alleguez doivent ceder à ce que j'en ressens.

Et sur cela-il le commanda à Pan, et prit un autre chemin, et Celadon de mesme contremont la riviere. Et d'autant que la solitude a cela de propre de représenter plus vivement la joye ou la tristesse, se trouvant seul, il commença à estre traité de sorte par le temps, sa fortune et l'amour, qu'il n'y avoit cause de tourment en luy ne luy fust mise devant les yeux. Il estoit exempt de la seule jalousie ; aussi avec tant d'ennuys, si ce monstre le fust venu attaquer, je ne sçay quelles armes eussent esté asses bonnes pour le sauver.

En ces tristes pensers, continuant ses pas, il trouva le pont de la Bouteresse, sur lequel estant passé il rebroussa contre bas la riviere, ne sçachant à quel dessein il prenoit par là son chemin, car en toute sorte il vouloit obeyr au commandement d'Astrée qui luy avoit deffendu de ne se faire voir à elle qu'elle ne le luy commandast. En fin estant parvenu assez pres de Bon-lieu, demeure des chastes Vestales, il fut comme surpris de honte d'avoir tant approché sans y penser celle que sa resolution luy commandoit d'esloigner. Et voulant s'en retourner, il s'enfonça dans un bois si espais et marescagneux en quelques endroits, qu'à peine en peut-il sortir ; cela le contraignit de s'approcher d'avantage de la riviere, car le gravier menu luy estoit moins ennuyeux que la boue.

De fortune, estant desja assez las du long chemin, il alloit cherchant un lieu où il se peust reposer, attendant que la nuict luy permist de se retirer sans estre recontré de personne, faisant dessein d'aller si loing que jamais on n'entendist de ses nouvelles. Il jetta l'oeil sur une caverne qui du costé de l'entrée estoit lavée de la riviere, et de l'autre estoit à demy couverte d'arbres et de buissons, qui par leur espaisseur en ostoient la veue à ceux qui passoient le long du chemin, il alloit cherchant un lieu où il se peust resposer, attendant que la nuict luy permist de se retirer sans estre rencontré de personne, faisant dessein d'aller si loing que jamais on n'entendist des ses nouvelles. Il jetta l'oeil sur une caverne qui du costé de l'entrée estoit lavée de la riviere, et de l'autre estoit à demy couverte d'arbres et de buissons, qui par leur espaisseur en ostoient la veue à ceux qui passoient le long du chemin. Et luy mesme n'y eust pris garde, n'eust esté qu'estant contraint de passer le long de la rive, il se trouva tout contre l'entrée, où de fortune, s'estant avancé, et luy semblant qu'il seroit bien caché jusques à la nuit, le lieu luy pleut de sorte qu'il resolut d'y passer le reste des ses jours tristes et desastrez, faisant dessein de ne point sortir de tout le jour du fond de ceste grotte. En ceste deliberation il commença de l'ageancer au mieux qu'il luy fut possible, ostant quelques cailloux que la riviere estant grande y avoit porté. Aussi n'estoit-ce autre chose qu'un rocher que l'eau estant grosse avoit cavé peu à peu et assez facilement, parce que l'ayant au commencement trouvé graveleux et tendre, il fut aisément miné, en sorte que les divers tours que l'onde contrainte avoit faits, l'avoient arrondi comme s'il eust esté fait express ; depuis venant à se baisser, elle estoit rentrée en son lict qui n'estoit qu'à trois ou quatre pas de là. Le lieu pouvoit avoir six ou sept pas de longueur, et parce qu'elle estoit ronde, elle en avoit autant de largeur, elle estoit un peu plus haute qu'un homme, toutesfois en quelques lieux il y avoit des pointes du rocher, que le berger à coups de cailloux peu à peu alla rompant. Et parce que de fortune au plus profond il s'estoit trouvé plus dur, l'eau ne l'avoit cavé qu'en quelques endroits, qui donna moyen à Celadon avec peu de peine, rompant quelques coings plus

avancez, de se faire la place d'un lict enfoncé dans le plus dur du rocher, que puis il couvrit de bousse, qui luy fut une grande commodité, parce que soudain qu'il pleuvoit à bon escient, le dessus de sa caverne, qui estoit d'un rocher fort tendre, estoit incontinent percé de l'eau, si bien qu'il n'y avoit point d'autre lieu sec que se lict délicieux.

Estant en peu d'heure accommodé de ceste sorte, il laissa sa juppe et sa panetière, et les autres habits qui l'empeschoient le plus, et les liant ensemble, les mit sur le lict avec sa cornemuse, que tousjours il portoit en façon d'escharpe. Mais par hazard en se despouillant il tomba un papier en terre qu'il recogneut bien tost pour estre de la belle Astrée. Ce ressouvenir n'estant empesché de rien qui le peust distraire ailleurs (car rien ne se presentoit à ses yeux que le cours de la riviere) eut tant de pouvoir sur luy, qu'il n'y eut ennuy souffert depuis son bannissement que ne luy revint en la memoire. En fin se resveillant de ce penser comme d'un profond sommeil, il vint à la porte de la caverne, où despliant le cher papier qu'il tenoit en ses mains, apres cent ardants et amoureux baisers, il dit : Ah ! Cher papier, autrefois cause de mon contentement, et maintenant, occasion de rengreger mes douleurs, comme est-il possible que vous conserviez en vous les propos de celle qui vous a escrit, sans les avoir changez ? Puis que la volonté où elle estoit alors est tellement changée qu'elle ny moy ne sommes plus ceux que nous sou lions estre ? O quelle faute ! Une chose sans esprit est constante, et le plus beau des esprits ne l'est pas !

A ce mot, l'ayant ouverte, la premiere chose qui se presenta fut le chiffre d'Astrée joint avec le sein. Cela luy remit memoire de ses bon-heurs passez si vive en l'esprit que le regret de s'en voir décheu le reduisit presque au terme du desespoir. Ah ! Chiffres, dit-il tesmoins trop certains du mal-heur où pour avoir esté trop heureux je me trouve maintenant, comment ne vous estes-vous separez pour suivre la volonté de ma belle bergere ? Car si autresfois elle vous a unis, ça esté en une saison, où nos esprit l'estoient encor d'avantage. Mais à ceste heure que le desastre nous a si cruellement separez, comment, ô chiffres bien-heureux, demeurez-vous encor ensemble ? C'est, comme je croy, pour faire paroistre que le Ciel peut pleuvoir sur moy toutes ses plus desastreuses influences, mais non pas faire jamais que ma volonté soit differente de celle d'Astrée. Maintenez donc, ô fidelles chiffres, ce symbole de mes intentions, afin qu'apres ma derniere heure que je souhaite aussi prompte que le premier moment que je respiray, vous fassiez paroistre à tous ceux qui vous verront de quelle qualité estoit l'amitié du plus infortuné berger qui ait jamais aimé. Et peut estre adviendra-t'il, si pour le moins les dieux n'ont perdu souvenir de moy, qu'apres ma mort pour ma satisfaction, ceste belle vous pourroit retrouver, et que vous considerant, elle cognoistra qu'elle eut autant de tort de m'esloigner d'elle, qu'elle avoit eu de raison de vous lier ensemble.

A ce mot il s'assit sur une grosse pierre, qu'il avoit trainée, de la riviere à l'entrée de sa grotte, et là, apres avoir essuyé ses larmes, il leut la lettre qui estoit telle.

LETTRE D'ASTRÉE A CELADON

Dieu permette, Celadon, que l'assurance que vous me faites de vostre amitié me puisse estre aussi longuement continuée, comme d'affection je vous en supplie, et de croire que vous tiens plus cher que si vous m'estiez frere, et qu'au tombeau mesme je seray vostre.

Ce peut de mots d'Astrée furent cause de beaucoup de maux à Celadon car apes les avoir maintefois releus, tant s'en faut qu'il y trovast quelque allegement, qu'au contraire ce n'estoit que d'avantage evenimer sa playe, d'autant qu'ils luy remettoient en memoire toutes les faveurs que ceste bergere luy avoit faictes, qui se faisoient regretter avec tant de desplaisirs, que sans la nuict qui survint, à peine eust-il donné tresve à ses yeux qui pleuroient ce que langue plaingnoit et le coeur souffroit. Mais l'obscurité le faisant rentrer dans sa caverne interrompit pour quelque temps ses tristes pensers, et permit à ce corps travaillé de ses ennuis et de la longueur du chemin, de prendre par le dormir pour le moins quelque repos.

Desjà par deux fois le jour avoit fait place à la nuict avant que ce berger se ressouvinst de manger, car ses tristes pensers l'occupoient de sorte, et la melancolie luy remplissoit si bien l'estomac qu'il n'avoit point d'appetit d'autre viande, que de celle que le ressouvenir de ses ennuis luy pouvoit preparer, destrempee avec tant de larmes que ses yeux sembloient deux sources de fontaine. Et n'eust esté la crainte d'offenser les dieux es se laissant mourir et plus encore celle de perdre par sa mort la belle idée qu'il avoit d'Astrée en son c'œur, sans doute il eust esté tresaise de finir ainsi le triste cours de sa vie. Mais s'y voyant contraint, il visita sa panetiere que Leonide luy avoit fort bien gamie, la provision de laquelle luy dura plusieurs jours, car il mangeoit le moins qu'il pouvoit. Enfin il fut contraint de recourre aux herbes et aux racines plus tendres, et par bon recontre il se trouva qu'assez pres de là il y avoit une fontaine fort abondante en cresson, qui fut son vivre plus assuré et plus délicieux, car sçachant où trouver assurément de quoy vivre, il n'employoit le temps qu'à ses tristes pensers ; aussi luy faisoient-ils si fidele compagnie que , comme ils ne pouvoient estre sans luy, aussi n'estoit-il jamais sans eux.

Tant que duroit le jour, s'il ne voyoit personne autour de sa petite demeure, il se promenoit le long du gravier, et là bien souvent sur les tendres escorces des jeunes arbres, il gravoit le triste sujet de ses ennuis, quelquefois son chiffre et celui d'Astrée. Que s'il luy advenoit de les entrelasser ensemble, soudain il les effaçoit, et disoit: Tu te trompes, Celadon, ce n'est plus la saison où ces chiffres te furent permis. Autant que tu es constant, autant à ton desavantage toute chose est changée. Efface, efface, miserable, ce trop heureux tesmoing de ton bon-heur passé. Et sie tu veux mettre avec ton chiffre ce qui luy est plus convenable, mets-y des larmes, des peines et des morts.

Avec semblables propos Celadon se reprenoit, si quelquefois il s'oublloit en ces pensers. Mais quand la nuict venoit, c'est lors que tous ses déplaisirs plus vivement luy touchoient en la memoire, car l'obscurité a cela de propre qu'elle rend l'imagination plus forte ; aussi ne se retiroit-il jamais qu'il ne fust bien nuict. Que si la lune esclairoit, il passoit les nuicts sous quelques arbres où bien souvent assoupy du sommeil sans y penser, il s'y trouvoit le matin. Ainsi alloit trainant sa vie ce triste berger qui en peu de temps se rendit si pasle et si deffait, qu'à peine l'eust-on peu recognoistre. Et luy mesme quelquefois allant boire à la proche fontaine, s'estonnoit quand il voyoit sa figure dans l'eau, comme estant reduit en tel estat il pouvoit vivre. La barbe ne le rendoit point affreux, car il n'en avoit point encores, mais les cheveux qui luy estoient fort creus, la maigreur qui luy avoit changé le tour du visage, et allongy le nez, et la tristesse qui avoit chassé de ses yeux ces vifs esclairs qui autrefois les rendoient si gracieux, l'avoient fait devenir tout autre qu'il ne souloit estre.

Ah ! Si Astrée l'eust veu en tel estat, que de joye et de contentement luy eust donné la peine de son fidelle berger cognoissant par un si assuré tesmoignage, combien elle estoit vrayement aimée du plus fidelle et du plus parfait berger de Lignon.



Melandre, déguisée en chevalier, raconte son histoire à Lindamor et Clidaman.

FIN
de la Première Partie

D'Astrée